

LA FIANCÉE DU TORÉADOR

Deux yeux de flamme, des yeux d'amoureuse qui troublaient par l'intensité de leur éclat, des lèvres rouges sur un teint mat, une ovale gracieuse ornée par deux bandeaux de cheveux très bruns, tel est le visage qui m'apparut quand je remis, à une jeune fille qui marchait devant moi, sur le cours de la Rambla, à Barcelone, l'éventail qu'elle venait de perdre.

— "Gracias, señor" (Merci, monsieur), dit-elle simplement d'une voix douce et chantante. — Mais par la pureté de ses traits et l'ardeur de son regard, je lui demandai respectueusement l'autorisation de l'accompagner. Elle voulut bien accepter.

Je parlais assez mal l'espagnol, mais je le comprenais passablement. Et tandis que nous descendions l'allée médiane de la célèbre avenue, sous l'ombrage des grands arbres, entre la double rangée des comptoirs de fleuristes, magnifiques comme des réservoirs, Rita — c'était son nom — me charma par la simplicité et la franchise de ses paroles, comme par la souplesse élégante de ses manières. Tout de suite elle jeta quelques compliments, m'avertit que mon empressement galant ne pourrait étonner, en elle, que des sentiments d'admiration, car elle aimait et devait se marier prochainement.

Le dépit de la déception que me causa cet aveu je pris avec elle un petit tramway à moles qui nous emmena à Barcelonnette, la cité des bains, une étrange petite ville, de blanc vêtue, aux rues toutes droites, brûlées par le flamboyant soleil de juillet. C'est là qu'elle habitait une simple maisonnette dressée comme une gricote à quelques pas de la Méditerranée.

Elle me quitta, mais le souvenir de ses grands yeux ardents me poursuivait sans trêve, chaque jour je fânais sur la Rambla, parmi la pittoresque population cosmopolite qui est l'un des charmes de la capitale catalane; chaque matin j'allais à Barcelonnette rôder autour de la maison de Rita. Vainement!

Un soir, je l'aperçus, elle était en barque; un homme jeune encore, vigoureux et bien découplé, assis à côté d'elle, se penchait sur ses lèvres et l'enveloppait de caresses pressantes. Son visage était sans doute? La mer était calme, bien sombre, avec des reflets d'or, où se jouaient les rayons de la lune naissante. Il me sembla que la barque, qui s'éloignait du rivage, m'emportait avec elle l'âme du bonheur, et qu'un peu de mon cœur jaloux flottait dans le sillage d'écarlate. Ah! comme sombre fut la nuit! et que le ciel me parut triste.

Deux semaines après, par un beau dimanche, j'assistais à une course de taureaux dans les vastes arènes de Barcelone. Des milliers de spectateurs assis sur les gradins, insonnables de la brûlure d'un soleil resplendissant, se penchaient avec une attention passionnée les épaules inclinées de ce duel inégal entre la bête et l'homme.

Les couleurs chatoyantes des robes et des écharpes, la pourpre des draperies de velours, la robe jaune des roses rouges épanouies dans les chevelures des femmes, les ors des broderies, tout brillait et scintillait devant les yeux éblouis. Et il y avait dans l'air je ne sais quelle grisaille qui montait de la foule. Au premier entracte, tandis qu'un puissant orchestre de cuivre jouait l'air fameux du Toréador, deux dames vinrent occuper près de moi des places réservées.

Quelle ne fut pas mon émotion quand je reconnus en l'une d'elles Rita! Rita aimée, plus belle que jamais sous la mantille de dentelle noire. Des voisins la contemplaient avec admiration et quelques-uns murmuraient: "La jolie fille!" Elle eut un éclat radieux, embellie encore par un bonheur intime, et quand elle m'aperçut, devint muette, ses lèvres sourirent gentiment, tandis que ses grands yeux noirs où luisaient parfois des éclairs, me disaient: "Vous pouvez venir." Je me suis prodigé l'aimable permission, et quand elle m'eut présenté à sa mère, elle m'invita, avec une légère nuance de moquerie, à assister à ces noces qui devaient avoir lieu le lendemain à Barcelonnette, puis elle ajouta: — Mon fiancé est le toréador José Galdo.

populaire en Catalogne et j'avais si souvent entendu vanter la dextérité et la hardiesse de cet homme, que je ne m'étais décidé à venir ce dimanche-là aux arènes que pour juger s'il était digne de sa réputation.

De ce moment la corrida perdit tout intérêt pour moi, car la présence, à mes côtés, de Rita, me troublait profondément, et, tout en faisant des vœux pour son bonheur, je dus m'avouer que ce mariage étonnant pour toujours mes espoirs de conquête. La perspective d'assister à une cérémonie qui ne manquerait pas d'être curieuse pour un étranger, me semblait une assez maigre consolation.

Quand, pour la cinquième fois, les portes du toril s'ouvrirent et qu'un énorme taureau andalou — quatre avaient déjà été mis à mort — se précipita en beuglant dans les arènes, je compris à l'inquiétude de ma voisine que le tour de son fiancé était venu et que l'honneur lui était réservé d'abattre l'animal.

Ce furent alors des instants d'attente et d'énerverment, des instants un peu ornaux qui suivirent, remplis par les incidents ordinaires.

La bête furieuse éventa un cheval, blessa un picador, et quand on mit le feu aux barrières harponnées dans sa chair, s'avança même par-dessus la barrière.

Enfin José Galdo parut et des milliers d'applaudissements éclatèrent de toutes parts. Je le reconnus aussitôt pour l'homme que j'avais vu en ban que en compagnie de Rita.

Beau type d'Espagnol, bien pris, souple, fier et cambré dans son costume chamarré d'or. La foule le saluait comme un maître reconnu et comme son favori.

Lui, calme, froid, paisible, présentait au taureau un petit drap rouge (la muleta) et subissait de pied ferme l'assaut de la bête, évitant les cornes par un simple mouvement de hanches, aussi hardi qu'élégant.

Quand il eut tué la bête d'une magistrale estocade de son épée, l'enthousiasme de la foule s'exaspéra jusqu'au délire, les hommes criaient, jetaient leurs cannes, leurs bérets, leurs chapeaux; les femmes lançaient des fleurs, des oranges, des cigarettes, lui envoyaient des baisers.

Mais ses regards ne quittaient pas Rita, qui, toute pâle, un peu tremblante; presque suffoquée par le bonheur, m'avouait: — "On l'avait si peur d'un accident, c'est que... cette nuit... j'ai eu un rêve, on célébrait mon mariage dans l'église de Barcelonnette, et le prêtre nous donnait sa bénédiction, lorsqu'un gros chat noir me sauta sur l'épaule et me mordit cruellement la joue, je possédai un cri et me réveillai, c'est un bien mauvais présage et j'ai peur... j'ai peur... encore... Ce serait si atroce un malheur la veille de notre mariage!"

Et pourtant je suis heureux, et m'a promis de ne plus accepter d'engagement avant un an. Un an à moi! A moi, toute senie! José Galdo, le plus brillant, le plus habile, le plus brave de tous les hommes.

Elle attendait maintenant son fiancé et s'apprêtait à partir, renouvaux son invitation pour le lendemain, quand il parut, splendide dans le double triomphe de la gloire et de son amour. Ne voulant pas troubler leur entretien, je laissais errer mes regards sur l'arène où un sixième et dernier taureau se laissait passer insensiblement au grand désappointement du public. C'était une bête maigre, roussie, avec de longues cornes tordues.

Bientôt des réclamations s'élevèrent parmi les spectateurs: "A mort! A mort!" On abrégé le programme et un toréador se présenta, mais il chercha vainement à exciter le taureau, qui semblait privé de sensibilité et comme on criait de tous côtés: "Achève-le!" l'homme se fendit l'épée en avant, mais manqua son coup.

La seconde fois encore la lame glissa sur les os du crâne, des marmottes indignés le punirent de sa maladresse.

Alore, il se passa une chose extraordinaire, le taureau restait debout, immobile, tendant la tête comme s'il attendait le coup de grâce, face à face avec le toréador, et, une troisième fois, une quatrième fois le malheureux ne put enfoncer son épée.

Une tempête de harlements, de vociférations, d'insultes roula sa colère formidable dans les arènes.

Les hommes frappaient les bancs de leurs cannes, tandis que les femmes, plus acharnées encore, criaient: "Lache! Lache! Assassine!" non que leurs nerfs fussent émus de pitié pour l'animal, mais parce qu'elles ne considéraient pas de mots plus ornaux pour l'amour-propre de l'épée.

Déjà on réclamait un autre exécuteur. Pour la cinquième fois, l'épée se glissa entre les hautes cornes du taureau, mais quand le toréador la retira, elle était brisée. Jamais je n'ai vu pareil orage humain.

C'était de la folie, de la démence; on brisait tout, on donnait l'assaut de la loge du président, des courses, et quand l'infortuné eut disparu, une grande clameur retentit: — José Galdo! José Galdo!

José Galdo souriait, impassible. La clameur redoubla. Il est un mouvement. Mais Rita, affreusement pâle, lui saisit les mains et d'une voix brisée: "Je ne veux pas! Je ne veux pas! Tu entends José. Je ne veux pas! Je l'en supplie, mon José!"

Un commissaire des arènes vint le chercher. José répondit que cette besogne n'était pas digne de lui. Cependant les clameurs augmentaient encore; et toujours le nom du célèbre toréador était lancé par des milliers de bouches furieuses.

Le commissaire reparut avec un ordre formel du président. Lui, hésitant, mais il entendit ces mots prononcés à ses côtés: "Est-ce que José Galdo aurait peur?"

Deux minutes s'étaient à peine écoulées, qu'un milieu des acclamations déchaînées, il faisait son entrée dans l'arène.

Le toréador alla droit au taureau, le fixa une seconde et enfonga son épée jusqu'à la garde dans le cou de l'animal, au défaut de l'épaule.

Celui-ci vacilla, et tomba sur ses genoux. Les applaudissements grondèrent, ininterrompus, étonnants, formidables.

Alors José Galdo fit un pas et, caressant de sa main les naseaux de l'animal à l'agonie, se retourna vers sa fiancée, comme pour lui offrir le magnifique hommage de ses acclamations délirantes.

Rita, debout, dans un geste éperdu d'amour, lui tendit les bras; mais, presque aussitôt, elle s'affaissait pousant un cri, un cri atroce qui domina le tonnerre, et auquel succéda une lourde stupeur angoissée.

Le taureau, dans un dernier mouvement d'énergie vengeresse, avait éventré de ses cornes tordues José Galdo. Et tous deux, l'homme et la bête, gisaient maintenant sur le sable ensanglanté.

Le lendemain, je me rendis à Barcelonnette. Un orage d'une violence brutale avait éclaté pendant la nuit et grondait encore. Il pleuvait, et les noages très bas se traînaient lentement, comme des bêtes lassées.

La mer tout à fait manvaise jetait ses vagues furieuses jusqu'aux murs de la petite maisonnette blanche, dressée comme une gricote sur le rivage. Et il y avait dans l'air, bercé par le vent, des plaintes et des lamentations.

Deux gamins ébouriffés, dégingenillés, pieds nus, barbotaient dans la boue, et quand je passais près d'eux, j'entendis l'un dire au riant: "La fiancée de José Galdo, 'prima spada', va salir sa belle robe." J'entraî chez elle. Des femmes sanglotantes, d'autres se lamentaient à voix basse, laissant de temps à autre échapper des exclamations de pitié et d'horreur.

— Elle s'est donné la mort, dit-elle, d'un coup de poignard au cœur... — La mère est comme folle... Sainte Madone!... — Quel malheur! Oui, l'alcade est venu... — La plus belle fille du pays... et sage!

— Sainte Madone!... Le jour de son mariage! Rita, ma Rita aimée, s'était suicidée. Je n'eus pas la force de voir le cadavre, et je restai là, hébété, les larmes aux yeux, une étrange faiblesse à la poitrine, comprenant à peine ce qu'on disait autour de moi.

— Il ne faut pas l'essayer... la police le saisira. — C'est un cadeau de José Galdo.

L'arme de mort, encore tachée de sang, reposait près de moi. Alors... je ne me souviens plus très bien. Des voisins étant venus avec des fleurs, j'étais resté assis, que se passa-t-il alors en moi, je ne sais... mais j'ai volé ce poignard.

C'est presque un joujou, un acier damasquiné de Tolède dans un manche très simple en bois sculpté, autour duquel s'enroulent des fils d'or. Les femmes espagnoles ont l'habitude d'en porter de pareils dans leurs jarretières.

Je le garderai toute ma vie. C. MEILLAC. Extrait du courrier d'un sellier à la mode: "Envoyez moi une selle pour une dame assez mince recouverte en peau de sanglier."

LE POING COUPÉ.

J'étais depuis une quinzaine de jours à Constantinople et j'avoue qu'en dépit du Bosphore, de Sainte-Sophie, des mosquées et des palais, je commençais à sentir l'ennui m'envahir des pieds à la tête, quand un jour en remontant une petite rue étroite et sale, une maison construite en bois attira mon attention.

Ce n'est point qu'elle eût rien d'extraordinaire dans son architecture, si l'on peut appeler cela de l'architecture, mais au-dessus de la porte il y avait une plaque de marbre noir sur laquelle se détachait en relief un poing coupé qui avait dû être doré autrefois.

Cette main m'intriguait; mon drogman qui, par hasard, était intelligent, devina ma curiosité. — Cette plaque de marbre, me dit-il, rappelle une vieille histoire. Voulez-vous que je vous la raconte?

— J'allais vous le demander. Quelques minutes après nous étions assis dans un café où l'on nous prodiguait les tasses de moka trop petites et des pipes trop grandes, et mon compagnon me raconta ce qui suit.

Il y a vingt ans, dit-il, la maison que vous venez de voir avait un aspect bien plus misérable encore qu'elle ne l'a maintenant et les passants alors ont dû souvent se demander comment des croyants pouvaient vivre dans cette demeure dont essent à peine voulu des juifs ou des arabes.

Enfin on y vivait, on y souffrait même. Dans une des chambres de cette habitation, un matin, rôlait un homme étendu sur quelques méchantes coussins d'où la paille s'échappait.

A ses côtés, pressant une de ses mains dans ses petites mains, se tenait un enfant de dix ans à peu près, à la figure intelligente et décidée. — Conrage, pauvre père, disait-il au malade...

— Du courage, répondit d'une voix dolente le moribond, comment veux-tu que je sois en core? Je souffre, je te vois souffrir, Méhémet, il n'y a pas un pava ici et qui sait quand il y en aura...

— Dans quelques heures peut-être, fit l'enfant. Et déposant sur le front du vieillard un baiser, il alla décrocher une corbelle qui pendait au mur.

— Que vas-tu faire, demanda le père? — Je vais aller trouver le boudanger, notre voisin, auquel j'ai souvent fait des petites commissions: je lui demanderai de me donner à crédit des petits pains; j'irai les vendre à la promenade de Khabat-Khans et j'aurai bien du malheur si je ne réalise pas quelques bénéfices.

— Va, mon pauvre enfant, dit Méhémet-Ali, et que Dieu te protège... Il y avait à peine deux heures que l'enfant était parti, quand il entra en courant, les yeux rouges et la bouche souriante. On voyait qu'il avait pleuré, mais le bonheur se lisait sur toute sa physionomie.

— Ah! père! s'écria-t-il, encore tout essoufflé et en se laissant tomber sur un escabeau, ah! pleuré! tous nos maheurs sont finis! — Qu'est-il donc arrivé? demanda le vieillard en se redressant sur son crâne.

— Figurez-vous, père, dit l'enfant, qu'avant même d'être à Khabat, j'avais vendu la moitié de mes petits pains. Vous pensez si j'étais heureux. Je m'étais tenu sur la place contre un arbre et je me mis à crier ma marchandise. Peu à peu ma corbeille se vidait quand soudain près de moi passa un soldat de la garde du sultan qui prit deux petits pains et s'éloigna sans me payer. Je courus après lui en réclamant les quelques pava qu'il me devait. Non seulement il refusa de me payer, mais approchant au fond de ma corbeille ma petite recette, il allait s'en emparer, et il avait déjà les doigts dessus, quand un main s'appuya sur son épaule.

Le jeune "oniéma" comprit au premier coup d'oeil qu'il n'y avait pas à le faire revenir sur sa résolution et il s'éloigna le désespoir au cœur. Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

sa ceinture et il me l'a donné en me disant de venir demain matin au palais du sultan et de le présenter à l'officier de garde qui m'apprendrait ce que j'aurais à faire... — Au palais du sultan, s'écria le père de Méhémet, c'est étrange! —

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, l'enfant se présenta à la porte du palais. Dès qu'il eut montré le fragment de ceinture, on l'introduisit dans les appartements intérieurs et quelques minutes après on le conduisit dans une espèce de kiosque splendide où il aperçut, étendu sur des coussins de soie, son sauveur de la veille.

Par un de ces mouvements charmatifs qui n'appartiennent qu'à l'enfance, il courut vers lui et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres. Deux ombres noires avaient été sur le point de s'élaner en voyant le mouvement de Méhémet, mais d'un signe le maître les avait fait rentrer dans leur immobilité.

Le chef des croyants fit asseoir l'enfant à ses côtés et causa avec lui pendant quelque temps, puis charmé de la gentillesse et de l'intelligence du jeune Ali, il fit appeler le chef des écoles, lui donna ses instructions et renvoya son protégé chargé de présenter en lui disant qu'il s'occupait de lui.

Chose extraordinaire! le sultan tint parole et n'oublia pas l'enfant. Quelques jours après, Méhémet fut entraîné dans la première école de Constantinople dont, grâce à son intelligence et à son énergie au travail, il devenait rapidement un des plus brillants élèves. De temps en temps le sultan faisait appeler son protégé et constatait les progrès et le développement de cette intelligence qu'il considérait comme son œuvre et dont il était peut-être fier au fond.

Mais ses prospérités n'avaient point fait oublier à Méhémet son père; grâce aux générosités de son illustre protecteur, le vieillard n'avait plus connu la misère et il n'eut pas d'attentions que ne lui prodiguât son fils pour lui prouver son affection. Méhémet aimait son père d'un amour sans bornes, presque exagéré, comme savent aimer les musulmans qui en arrivent à ne pas discuter les actions bonnes ou mauvaises de ceux qu'ils aiment, et qui supportent leurs humeurs, leurs boutades, leurs caprices — en mettant le tout sur le compte de la fatalité.

Le vieil Ali avait commis un crime que son fils ne l'en aurait pas moins adoré pour cela... L'enfant était devenu homme, et sous la main toute-puissante du chef des croyants, il avait rapidement marché en avant. Comptant parmi les "oniémas" les plus instruits, il avait conquis une réputation méritée de science; il venait d'être attaché à la personne du sultan en qualité de second secrétaire et tout faisait pressager que là ne s'arrêterait pas ses succès quand une nouvelle se répandit dans le palais.

On venait de découvrir une conspiration contre le sultan. Il ne s'agissait seulement que d'étouffer le souverain actuel et de mettre son oncle à sa place. Mais l'arrestation de tous les conspirateurs avait été arrêtée. Sans savoir pourquoi, en apprenant cette nouvelle Méhémet eut comme le pressentiment d'un malheur.

Le lendemain, il avait l'explication de ce pressentiment. Grâce à sa position, la liste des conjurés devait passer sous ses yeux; quand il la parcourut, parmi les noms des hommes qui avaient mérité la mort de son bienfaiteur, il trouva le nom de son père.

Au même instant le sultan le fit maîner. — Je vois à ton visage, dit le chef des croyants, que tu as appris une mauvaise nouvelle. Ne t'inquiète pas pour toi, cela ne change en rien, ni ne diminue mon affection pour toi, mais comme je connais l'amour que tu portes à ton père j'ai voulu éviter, non éviter des scènes épiques, mais éviter de te voir en face de la justice; car si tu étais condamné à mort, tu serais inflexible même avec toi.

Le jeune "oniéma" comprit au premier coup d'oeil qu'il n'y avait pas à le faire revenir sur sa résolution et il s'éloigna le désespoir au cœur. Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Méhémet-Ali s'était en effet laissé aller à quelques conspirateurs appartenant à un vieux parti musulman. Comment avait-il pu oser qu'il devait au sultan actuel, un bienfaiteur de son père? — C'était un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat, c'était ce que l'on appelle un ingrat.

Amusante Réplique

Lorsque le député ouvrier M. John Burns entra dans le dernier ministère, on dit qu'il fallait s'attendre à ce que ce ministre libéral n'accepterait pas dans les cérémonies de la cour de revêtir l'uniforme de gala. Le roi l'interrogea amicalement à ce sujet, John Burns lui répondit aussitôt: — Mais j'ai déjà porté un des uniformes, d'un des services de Votre Majesté!

— Et où donc? répartit le roi fort intrigué. — Mais à Pantouville, Sire, où je fus détenu pendant trois mois à la suite des émeutes survenues à Trafalgar-Square.

Un Collectionneur Royal

Le roi Edouard VII est un grand collectionneur de cannes; il en possède plus de 2,000; la plus précieuse pour lui est celle sur laquelle s'appuyait sa mère, la reine Victoria, durant les dernières années de sa vie. Cette canne toute simple était une tige de chêne coupée à la futaie derrière laquelle se trouvait réfugié Charles II après sa défaite par Cromwell à Worcester.

CUISINE.

Croquettes de Camembert.

Pour la confection de ces croquettes il faut choisir un fromage de camembert pas trop frais et que l'on pare en retranchant toute la superficie puis on la broie en y incorporant une égale quantité de sauce béchamel réduite assez épaisse mais bien refroidie. On y ajoute deux à trois cuillerées à bouche de crème fraîche bien épaisse, avec un peu de sel fin et un peu de beurre fondu. On y ajoute deux à trois cuillerées à soupe de paprika.

On divise alors cet appareil en petits morceaux, gros comme une noix, que l'on roule légèrement dans la farine tout en leur donnant la forme d'un œuf de pigeon. On trempe dans l'œuf battu ces croquettes que l'on passe dans de la panure fine de mie de pain, puis on les plonge dans une friture bien chaude; et lorsqu'elles sont de belle couleur blonde, on les égoutte et on les sert bien chaudes sur serviette.

Café Nipon.

Préparer un appareil à œufs brouillés; le lier, suivant quantité, avec un ou deux œufs frais. Mouler cet appareil dans des moules à baba beurrés et décorés de laines de truffes. Dresser les œufs dans de petites tartinettes garnies d'une purée de pointes d'asperges.

La Débauche des Glaces à l'embou-chure du Saint-Laurent.

Halifax, N. E. 4 mai — Trois grands navires sont emprisonnés dans les glaces qui depuis quelques jours bloquent complètement le détroit de Cabot, entre Terre Neuve et le Cap Breton. Plusieurs navires arrivant d'Europe et se rendant dans le Saint-Laurent ont été arrêtés par cette barrière impénétrable et se sont trouvés dans la nécessité d'atterrir à Halifax pour y débarquer leurs passagers et leur cargaison.

Le vapeur "Sardinian", de la ligne Allen, parti de Londres et de Havre pour Montréal, s'est vu dans l'obligation de réacher hier à Halifax afin d'y débarquer ses 600 passagers, n'ayant pu, malgré tous ses efforts, pénétrer dans le Saint-Laurent. — Le capitaine du "Sardinian" rapporte que deux autres navires de la ligne Allen et le "Vancouver" de la ligne Dominion sont pris dans les glaces.

Les dangers de la navigation dans ces parages sont encore augmentés par un épais brouillard qui dure incessamment depuis quelques jours. — On ne se souvient pas à Montréal d'avoir vu la navigation du St-Laurent retardée par les glaces à une époque aussi avancée de l'année.

Mme Roosevelt échappe heureusement à un accident.

Washington, 4 mai — Mme Roosevelt et plusieurs dames qui l'avaient accompagnée dans une promenade à bord du yacht "Sylph" ont heureusement échappé à un accident dont les suites auraient pu être graves. Le petit navire rentrait à Washington après une promenade sur le Potomac lorsqu'en arrivant à son quai par suite d'une erreur de manœuvre il entra en collision avec un remorqueur.

Le choc fut si violent que le mat de pavillon du yacht tomba sur le pont effleurant Mme Roosevelt et Mme Bacon, la femme du sous-secrétaire d'Etat, qui se trouvait auprès d'elle. Par bonheur personne ne fut blessé et ces dames en furent quittes pour une légère émotion.

Ces Poètes

Amusante histoire arrivée à une jeune poète tout ému par un premier début en librairie. Il se présente timidement chez l'éditeur et le questionne sur la vente de son recueil de vers. La première édition est épuisée, lui répond-il, cher monsieur, et j'ai à vous remettre cinq cents francs pour cette édition. Le poète est un septième ciel, ses oreilles. S'enhardissant, il cherche à savoir où son livre s'est principalement vendu. — Vous feriez mieux de ne pas insister, lui dit l'éditeur. — Mais encore? — Eh bien, j'ai eu le feu chez moi; et tout étant assuré, j'ai à vous remettre le montant de ce qui vous revient.